JEAN-PIERRE SERVIN

L'ESPACE D'UN MATIN

roman

nrf

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

GALLIMARD

L'ESPACE D'UN MATIN

6158

6°Y²
17560

D.L. 17 7 1956 8927

JEAN-PIERRE SERVIN

L'ESPACE D'UN MATIN

roman

GALLIMARD
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII[e]

Deuxième édition

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage vingt-cinq exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, savoir, trente exemplaires numérotés de 1 *à* 30 *et cinq, hors commerce, marqués de* A *à* E.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
© 1956, by Librairie Gallimard.

à

ROBERT MALLET

Il n'est pas facile de découvrir Notre-Dame des Victoires, à moins de bien connaître le quartier. Je me suis tout de suite égaré dans les petites rues tortueuses qui entourent la Bourse, où l'abondance des sens interdits vient encore compliquer les recherches. J'ai abandonné ma voiture et, guidé par les passants, j'ai fini par émerger place des Petits-Pères.

Cette petite place n'a rien de très remarquable et l'église qui s'y trouve passerait facilement inaperçue. Sa façade est terne et ses clochers sont modestes.

L'œil est plutôt attiré par les maisons colorées qui l'entourent : une maison bleue, « A Notre-Dame des Victoires », voisine avec une concurrente « A Sainte Thérèse

de l'Enfant Jésus ». Quelques mètres plus loin, la maison Percepied, fondée en 1850, étale ses vitrines pleines de stucs qui n'ont pas dû être renouvelés depuis sa création. Puis encore une boutique d'objets pieux, « Au Pèlerinage de Notre-Dame des Victoires », laisse à penser que le commerce fut à l'époque florissant. Restent les Pompes Funèbres « Lamy Trouvain », bien situées, à pied d'œuvre, qui, elles, ont dû conserver leur clientèle.

Un tapis rouge, dévalant les marches, indique au passant qu'un mariage va être célébré. Avec sa façade sévère, comme celle d'un temple, avec cette langue sortie, pendant sur l'escalier, elle ressemble, l'église, à une sorte de gros iguane immobile engourdi par le froid. Une petite pluie fine tombe qui humecte le tapis rouge.

Je suis parmi les premiers, ce qui mérite d'être souligné, mais ce mariage sort pour moi de l'ordinaire, puisque c'est de Manou qu'il s'agit.

L'église est encore vide et j'ai tout mon temps. Le bénitier s'offre tout de suite à moi, il renferme un peu d'eau grise et plate. La bénédiction est à portée de la main, ce qui n'est pas à négliger. Mais il suffit qu'on attende un geste précis pour que se déclenche en moi un réflexe d'opposition. Déjà, lorsque j'étais enfant, je me refusais à embrasser la main des dames, ainsi qu'on voulait me l'apprendre. J'aimais pourtant déjà les mains des dames, surtout celles qui étaient jeunes et fines et douces, avec de longs ongles bien polis.

Mais l'abstention suppose une solide conviction en sens inverse. J'enlevai donc un gant et trempai le bout de mes doigts dans le bénitier. Je les portai à mon front où ils laissèrent une trace fraîche, puis attentivement je touchai le milieu de ma poitrine, l'épaule gauche et enfin la droite.

J'aurais préféré, en fait, me tremper tout entier dans l'eau du Jourdain, sous le soleil de la Palestine. J'aurais laissé mes habits du dimanche sur les cailloux de la rive et je me serais plongé jusqu'au cou dans le fleuve sacré. J'ai du mal à supporter les gants, les cols, les chapeaux, mais j'ai dû

me conformer à la règle, puisque tout à l'heure dans la sacristie j'aurai à serrer des mains gantées.

Ma grand'mère (notre grand'mère commune à Manou et à moi) avait rapporté d'un voyage en Terre Sainte, type Cook, un peu d'eau du Jourdain dans une petite bouteille qu'elle conservait comme un sirop pour la toux. Ce flacon est arrivé de Palestine au milieu d'un déballage d'objets orientaux, de tapis, de coussins, de tables basses, de plateaux et de bols de cuivre. On eût dit le déménagement d'un bazar algérien ou celui d'une maison close. Lorsque tout fut arrivé il devint évident que la grande maison normande d'Etretat ne suffirait pas à contenir un mobilier aussi bizarre. Il fallut édifier pour le loger une salle particulière, de même qu'on construisit autour du wagon de l'armistice une maison pour l'abriter. Jamais on ne vit rien de plus insolite que cette salle arabe au milieu des pins. Le feu purificateur, manié en l'occurrence par les Allemands, fit tomber en cendres tout cet orientalisme. Mais

le souvenir de la salle arabe (et celui de la réception qu'une fois l'an mes grands-parents organisaient, afin de la justifier et de rendre des politesses) survit, impérissable, dans la mémoire des Etretatais de ma génération.

Ce que devint l'eau bénite, nul ne le sait. Ma grand'mère avait placé le flacon dans son armoire à confitures dont elle avait toujours la clé. Lorsqu'elle mourut, nous la portâmes en terre, un mois de février comme celui-ci, époque qui convient mieux aux enterrements qu'aux mariages. Les armoires se vidèrent. Les armées d'occupation s'employèrent à parfaire le vide. La bouteille et son contenu disparurent. Mais comme dans la réalité rien ne disparaît jamais, ce précieux liquide doit bien être quelque part, évaporé loin de sa source dans le ciel normand ou bu par la terre crayeuse du pays de Caux déjà gorgée d'eau.

Guidé par le tapis rouge, je poursuis ma marche silencieuse au milieu des travées presque vides et j'arrive jusqu'au chœur.

Un maître de cérémonie est là pour m'accueillir, qui s'enquiert discrètement de mes qualités. Il a un bel habit noir avec une chaîne d'argent descendant bas sur la poitrine, il ressemble à un huissier de ministère, ce qu'en somme il est.

— Cousin germain de la mariée...

D'un geste majestueux il m'indiqua la première rangée. Je m'assis à côté du pilier et j'attendis.

Il fait froid, mon manteau garde l'humidité de la rue. Février comme chacun sait n'est pas un bon mois pour se marier, les fiancés auraient pu, comme les autres, patienter jusqu'au printemps.

La pluie a cessé et un faible rayon de soleil fait un instant briller le verre d'un vitrail comme une poignée de pierres précieuses enserrées dans un filet de plomb, mais le tout s'éteint aussi vite.

Les murs sont transformés en panoplie. Un amoncellement de sabres, de guirlandes, de drapeaux et de médailles dont personne ne connaît plus la signification, gloires

temporelles, victoires passées... Vainqueurs et vaincus se confondent aujourd'hui dans l'oubli.

Pour l'Eglise également le temps des victoires est terminé. Il faudrait, à présent, au bout de vingt siècles, des cohortes armées, tout un bataillon d'anges descendant du ciel pour secouer l'apathie des fidèles. Ce ne sont pas les bulles du Souverain Pontife qui permettront de reconquérir le terrain perdu.

Une main bien intentionnée avait disposé sur les prie-Dieu de petits opuscules intitulés : *La messe de mariage*. Je feuilletai le mien, comme on parcourt le programme en attendant que le rideau se lève.

Je n'aime pas connaître l'intrigue à l'avance mais le sujet ne peut ici en pâtir. Bien au contraire, je vais enfin comprendre la signification de scènes qui se sont souvent déroulées devant mes yeux sans que j'en saisisse pleinement le sens.

Peut-être m'a-t-on autrefois expliqué ce rituel, mais il y a sûrement très longtemps, j'étais bien jeune et il ne m'en reste plus

rien qu'un bruit familier de mots et le souvenir de belles cadences.

L'église se garnit. Les femmes de la famille se massent en première ligne de l'autre côté de l'allée. Je distingue sœurs, tantes et cousines, ornées de chapeaux que je ne reconnais pas. Je suppose que l'activité des modistes reflète, au même titre que le cours du diamant, le taux de la nuptialité.

Voici mon cousin Jean qui s'approche, il vient s'asseoir à côté de moi. J'aime sa bonne humeur, sa discrétion, sa compréhension. Nous nous rencontrons une fois l'an en de semblables circonstances et nous en profitons pour faire le point :

— Comment va l'enfant ? demandai-je gracieusement.

— Tu veux dire les enfants. Ça va, ça va ! Ils sont en pleine forme. Mais tu ne connais sûrement pas Sylvie, ma dernière fille, j'en suis assez fier, il faut que tu sois son parrain...

— Tu veux que nous nous retrouvions encore dans une église ! J'ai déjà quatre

ou cinq filleuls car les célibataires, comme chacun sait, sont particulièrement visés. Mais pour toi j'accepterai tout de même d'être parrain une fois de plus, à condition que tu choisisses une jolie marraine...

— Je ferai de mon mieux, dit Jean, qui hélas n'a pas les mêmes idées que moi sur l'esthétique féminine, si j'en juge par l'épouse qu'il s'est choisie.

La conversation en resta là, car nous n'avions plus rien à nous dire.

Je perçois derrière moi un menu piétinement, semblable au bruit que font la nuit les cafards dans les cuisines marocaines, lorsqu'on ouvre brusquement la lumière, et qu'ils se replient précipitamment sous les meubles et dans les interstices des murs. Les travées se garnissent. De temps à autre, en me retournant, j'aperçois une figure connue. Ils sont presque tous là les enfants de mon enfance, devenus grands. Les mêmes qui parcouraient à bicyclette les chemins creux du pays de Caux et qui avec moi sillonnaient la baie d'Etretat en périssoire.

Ils forment maintenant cette assistance

bourgeoise bien lavée, bien habillée. Foule élégante, pleine d'idées positives et de savoir-faire. Ils sont pour la plupart bien informés et ne doutent pas de détenir la vérité. Pris en bloc, ils se ressemblent, ils ont des domestiques, des automobiles et des paillassons avec leurs initiales où les visiteurs viennent secouer la poussière de leurs souliers. Ils respectent l'argent, leur souci principal est la sécurité, aussi attachent-ils beaucoup d'importance aux mariages. Ils considèrent celui-ci comme un beau mariage, puisqu'ils sont venus en grand nombre.

Les télégrammes depuis deux jours affluent dans la maison de Manou ; les visiteurs feuillettent la liasse de papiers bleus comme un livre d'or où s'inscrit la sollicitude démonstrative et coûteuse des absents.

Ma famille me paraît maintenant au complet, les plus jeunes derrière, à la place que j'occupais autrefois. Je remonte peu à peu, poussant les plus vieux. Cela surprend la première fois de se trouver au pre-

mier rang, comme d'être placé à droite de la maîtresse de maison. Flatteur, mais inquiétant. Cela arrive si vite. Je serai un jour moi aussi au centre du chœur, comme marié peut-être et en tout cas dans un cercueil sous une étoffe noire brodée d'argent. Il y en a sûrement une chez le marchand, toute prête avec mes initiales. Je souhaite qu'on me ramène à Etretat où je suis né. Je n'ai pas envie de finir dans un cimetière parisien : la vie dans un immeuble entre deux appartements constitue une dose suffisante de promiscuité. Ainsi j'aurai bouclé la boucle. Le cycle est si facilement parcouru : baptême, communion, mariage, funérailles...

Je ne peux pas entrer dans une église sans adopter un esprit d'enterrement. Il faut dire qu'on meurt beaucoup dans la famille et ce mariage que nous allons célébrer tout à l'heure est à sa façon une sorte d'enterrement. N'importe quel mariage d'ailleurs m'attriste et je ne peux voir défiler en autocar une noce vociférante sans un serrement de cœur.

Les hommes de la famille alliée se sont peu à peu insinués dans nos rangs. Nous nous mesurons avec méfiance, comme le font les voyageurs embarqués dans un même compartiment. Les candélabres autour de l'autel sont allumés. Leur flamme électrique ne vacille pas et leur taille est immuable. On ne peut plus, comme autrefois, apprécier l'importance de la cérémonie d'après le nombre des cierges allumés, ni en suivre le déroulement en estimant la part consumée car la même cire incombustible préside à toutes les messes.

L'action s'engagea soudain, comme réglée par un machiniste céleste :

Le grand portail s'ouvrit à deux battants laissant pénétrer un jour blanchâtre, ainsi que le froid humide de la rue. Les cloches se mirent en branle. Leurs vibrations se répandaient sur nos têtes, se communiquaient aux piliers, secouant le 2e arrondissement, comme à l'époque des victoires. Et chacun se sentait parcouru de la tête aux pieds par le tremblement du bronze.

Les grandes orgues sans plus attendre entonnèrent une marche nuptiale.

Les yeux se sont tournés d'un seul mouvement vers le cortège qui progresse lentement et c'est à travers une haie de têtes penchées comme des héliotropes que j'aperçois mon oncle, le torse cambré dans une jaquette, conduisant sa fille à l'autel avec la gravité d'Agamemnon menant Iphigénie au sacrifice. Ce père me paraît d'une jeunesse étonnante. Avec son abondante chevelure et sa taille svelte, on le prendrait aisément pour le marié. Je le plains d'avoir à ressortir au bras de la belle-mère, qui fut en son temps, elle aussi, fraîche et pimpante et qui est encore « belle femme », ce qui n'est pas du tout la même chose. Je le devine inquiet et partagé comme l'artiste lorsqu'il va se défaire d'une de ses meilleures toiles, à la fois fier et déchiré, sachant que l'argent ne peut payer de retour ce qu'on a façonné avec amour.

Tous les regards sont pour la mariée. Les femmes ont d'un coup d'œil apprécié la parure, la robe, le voile, la gerbe... Les